

tenait en échec les douze-cent mille de la Nouvelle Angleterre, la France, livrée aux courtisans, s'amusait. Voltaire, qui présidait la cour des beaux esprits, déclara que le Canada n'était que quelques arpents de neige, et le Canada fut perdu.

Ces colonies avaient des devoirs envers la France, et elles s'en sont acquittées généreusement. Peut-elle à son tour en dire autant? Suffit-il au père de famille de donner le jour à ses enfants? Ne leur doit-il pas de plus éducation et protection?

Après plus d'un siècle d'oubli, cette France s'est rappelée que cet enfant abandonné avec insouciance avait depuis grandi, qu'il gardait d'elle un tendre souvenir. Elle s'aperçut aussi que ces quelques arpents de neige étaient un empire dont la possession enrichissait sa rivale. Regrets inutiles! Depuis longtemps l'Angleterre s'est approprié toutes les terres désirables de notre planète. Sa langue, ses institutions, son influence, ses capitaux accumulés par toutes ses colonies, couvrent ainsi tous les points du globe. Ils y font sa force et sa richesse. Pendant que la France s'amusait, l'Angleterre faisait des affaires; cela valait bien le mot d'esprit qui fit rire un jour qui et eût été oublié le lendemain, si la France ne le pleurait depuis.

Pauvre France! Pour garder ton sceptre en mains fermes, tu avais inventé la loi salique. Tu ne voulais pas être gouvernée par des reines, et tu l'as été par des guenons. Tu étais riche et honorée, ce sont elles qui ont gaspillé tes écus et ton honneur. L'esprit de tes fous t'a fait bien du mal. Tu te disputes aujourd'hui le privilège de faire sécher ton poisson sur un petit continent qui t'appartenait ou pouvait t'appartenir en entier. Il t'appartiendrait encore, avec toutes les richesses qu'il recèle sous ses arpents de neige, si tu avais eu moins de l'esprit qui s'envole et plus de l'esprit qui fructifie.

Oh! France, pardonne à un fils de ces malheureux Acadiens d'évoquer ces souvenirs cruels. Nous avons tant souffert.

Abandonnés, oubliés, les Canadiens ont toujours aimé la France. Ils ont changé de domination, mais pour devenir bientôt les maîtres de leur propre destinée. Leur sort, cruel par cet oubli, ne le fut pas autrement. En fut-il ainsi des Acadiens? Peuvent-ils oublier les maux que cet abandon leur a causés?

Si nous ne pouvons oublier les malheurs incalculables qui nous ont été infligés, nous pouvons, avec une plus juste appréciation des faits, maintenant pardonner à l'Angleterre la part qui peut lui être attribuée. Mais nous ne pouvons pardonner aux vrais coupables. Nous ne pouvons pardonner à Lawrence et à ses complices: les Boscoven, les Morris, les Monckton, les Green, les Collier, les Dechamps, les Winslow, les Murray. Nous ne pouvons pardonner à ceux qui, sans cause, sans ordres, ou contre les ordres de la métropole, nous ont dépouillés et jetés sur toutes les plages.

Non, ces injustices et ces maux ne peuvent s'oublier. Tant que nos